



Jean-Pierre Léonardini
chronique théâtrale

19 febbraio 2018

En spirale à partir de Dionysos

DI JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Marco Martinelli, né en 1956, cofondait à la fin des années 1970 le Teatro delle Albe, à Ravenne. Auteur de pièces originales et de réécritures de classiques, il est aujourd'hui une figure majeure du théâtre italien. Avec sa compagne Ermanna Montanari et de nombreux collaborateurs, il est aussi le maître pédagogue d'une « non-école » (non-scuola) où, depuis le début des années 1990, se sont formés des centaines d'adolescents, venus de la rue, de la campagne ou d'Afrique en tant que migrants, incités à faire théâtre d'eux-mêmes, pour ainsi dire, au nom de Dionysos, dieu de tumulte, sauvage, « étranger » par essence et facteur de désordre. Cette action turbulente bénéfique, que Marco Martinelli définit suivant le principe de la « spirale », s'est étendue jusqu'aux périphéries de New York et Chicago. Un livre paraît, intitulé *Se faire lieu, brèche dans le théâtre en 101 mouvements*, qui permet de faire connaissance, en France, avec sa pensée singulière¹.

En préface, Marco Consolini donne des clés pour saisir le sens profond de la pratique de Martinelli, en même temps qu'il qualifie clairement les textes – de l'aphorisme à la profession de foi sociologique ou esthétique plus étoffée – qui constituent l'ouvrage. Martinelli, au détour de ce qui apparaît à la fin comme un art poétique à vocation civique, généreux et sensiblement intempestif, se réclame de trois modèles mythiques: les Grandes Dionysies d'Athènes, les mystères du Moyen Âge, le théâtre de masse de Meyerhold et Maïakovski. Quant au substrat idéal de ces pages brûlantes de ferveur, il ne laisse pas d'étonner, car s'y mêlent de forts accents libertaires à des périodes morales à la Don Bosco. Ainsi, Martinelli n'hésite pas à parler de « *la bonne nouvelle* ». C'est qu'il voit « *le théâtre comme lieu où l'on rit de la contradiction de ces mots. Orthodoxie, hérésie: mots-murs aux pieds desquels les hommes se sont massacrés et se massacreront encore...* ». Et, de coup, le théâtre est « *comme lieu où l'on se moque des massacres, de la rhétorique de l'étripage* ». D'où sa dilection pour Aristophane. Tout se tient dans ces phrases fertiles en paradoxes, dans lesquelles se côtoient hardiment, comme chez Pasolini, les figures de François d'Assise et de Toto. Et l'on ne peut qu'aimer celui qui écrit: « *Quel monde serait le nôtre si la Divine Comédie n'avait plus de lecteurs?* ».

¹ Ce livre, traduit de l'italien par Laurance Van Goethem, paraît dans la collection de textes théoriques baptisée « Alth », publiée par les éditions Alternatives Théâtrales. 123 pages, 10 euros.